

Suite de la page 35

Neuf polars à dévorer avant l'été

tions de L'Aube, se cache l'écrivain et journaliste vaudois Nicolas Verdan. Grec par sa mère, il n'a jamais caché son amour pour sa deuxième patrie, avouant au téléphone qu'Athènes est «sa» ville. «L'Atalante a fermé sa collection noire, suite au départ de sa fondatrice, et c'est le directeur commercial de mon nouvel éditeur qui a suggéré de publier cette histoire avec un nom grec, pour le côté exotique. Comme la tradition du pseudonyme est très ancrée dans le polar, j'ai tout de suite été partant.»

Pour celles et ceux qui le connaissent, l'auteur ne fait cependant pas mystère de son identité. D'autant plus qu'il n'a pas choisi ce nom au hasard: Nikolopoulos est le patronyme de sa grand-mère. On retrouve par ailleurs son inspecteur Evangelos, héros de ses romans «Le mur grec» et «La récolte des enfants» sortis à L'Atalante, même si le flic retraité joue ici un rôle plus marginal.

Pour critiquer la Grèce, vaut-il mieux porter un nom grec? «Je ne sais pas, mais j'ai écrit ce livre pour parler de ce pays au public francophone, car je trouve que même lorsque les auteurs de polars grecs pointent des dysfonctionnements, c'est sous un angle un peu folklorique, comme la vieille Fiat du commissaire Charitos qui ne fonctionne pas, chez Pétros Márkaris.»

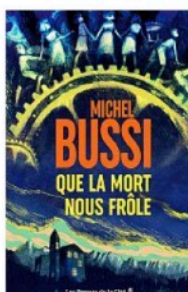
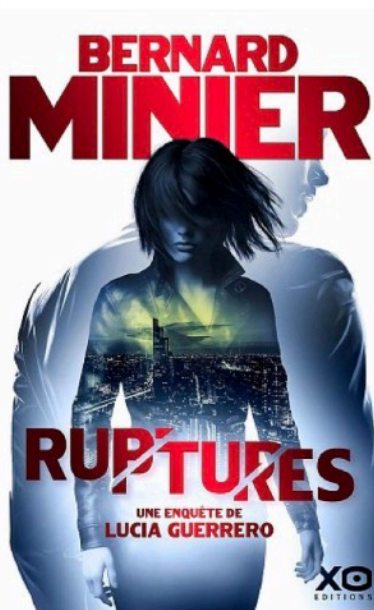
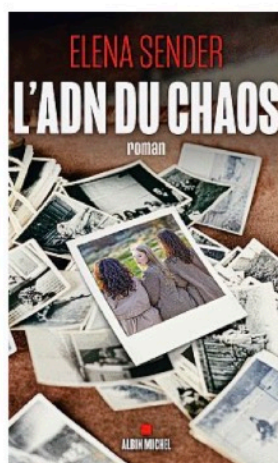
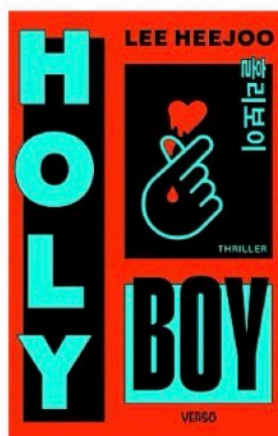
Le Suisso-Grec dénonce des problèmes autrement plus sérieux, «insoutenables» même: «La Grèce est surarmée contre un éventuel ennemi turc, mais toujours démunie après trente à quarante ans de feux. Des plans de lutte existent, mais avec toujours aussi peu de moyens pour les mettre en œuvre. Voir la nature partir en fumée est effroyable. Je peux le dire et l'écrire car je l'ai vécu, à Athènes et ailleurs dans le pays.»

Violences et précarité

Le roman pointe aussi la précarité des migrants qui se pressent vers cette porte d'entrée de l'Europe, la violence policière mais aussi celle des ultras de gauche. Le tout croise une autre thématique: les conséquences de la vente du port du Pirée au géant chinois COSCO, en 2016. «Il faut reconnaître que là où la Grèce n'avait plus les moyens d'investir, la Chine l'a fait. C'est aujourd'hui un des plus grands ports d'Europe, et la porte d'entrée vers la route de la soie. Par contre, les retombées en termes d'emplois sont faibles pour les Grecs, sans compter les problèmes environnementaux. Des articles ont révélé que les exploitants draguaient les fonds marins pollués par leur activité pour aller verser ces boues un peu plus loin, dans les zones de pêche. Ça a été documenté, mais ça n'a intéressé personne en dehors de quelques revues écologiques grecques.»

L'ensemble esquisse, dans un récit à suspense qui captive du début à la fin, une réalité aux antipodes de la Grèce de carte postale. «On s'exalte à raison sur la beauté des îles, mais ce pays, c'est aussi cette réalité brutale en termes économiques, migratoires et environnementaux.» Cette Grèce moins flamboyante, l'écrivain l'affectionne: «Je trouve ces endroits riches et vivants. Chaque fois que je suis à Athènes, je me rends à Eleusis.» (CRI)

«Et Athènes brûlait», Nikos Nikolopoulos, L'Aube noire, 351 p.



«Il la laissa explorer sa langue de cnidaire, ses dents aussi lisses que des galets façonnées par les vagues, sa bouche rouge pareille à une grotte côtière isolée – qu'elle explorait afin de s'assurer qu'il avait bien avalé son médicament.»

Extrait de «Holy Boy», de Lee Hee-joo

Le retour de Holly Gibney, l'attachante héroïne HP de Stephen King

Rédiger la critique d'un livre de Stephen King donne à chaque fois une impression de déjà-vu, accentuée par la régularité avec laquelle l'auteur publie. Certes, le maître du thriller surfe sur une série de thématiques récurrentes qui ont fait sa notoriété, mais son grand talent est de les adapter à l'actualité. Pour ce nouveau roman, King se plonge dans la montée des extrémismes aux États-Unis, religieux, féministes et anti-wokes, teintée de rédemption face aux addictions, de familles dysfonctionnelles et de troubles psychiques. Déjà-vu, disions-nous? On retrouve cependant avec plaisir Holly Gibney, son héroïne depuis une dizaine d'années («Mr. Mercedes» en 2015 et la trilogie Bill Hodges, et plus récemment «Holly» en 2024).

L'attachante détective est chargée de protéger Kate McKay, passionaria des droits des femmes en tournée dans toute l'Amérique du Nord, menacée de mort par ses détracteurs anti-avortement. En parallèle, dans sa ville de l'Ohio, Buckeye City, un inconnu a lancé une croisade meurtrière, tuant des innocents au hasard pour faire expier les vrais coupables, selon le principe de la substitution vicariante. «Je vais tuer treize innocents et un coupable. Ainsi, ceux qui ont causé la mort de l'innocent souffriront», annonce le justicier auto-proclamé dans une lettre à la police locale. Inutile de dire que la tension monte rapidement jusqu'à l'apocalypse finale, lors d'un double événement réunissant des milliers de personnes...

Fidèle à son style immersif, Stephen King nous plonge dans

une atmosphère pesante où le suspense ne naît pas de l'effroi surnaturel, mais de la vulnérabilité de ses personnages. L'intrigue, portée par une écriture d'une précision dramatique, interroge notre rapport à la peur et à la mémoire. On y retrouve cette capacité unique à transformer le quotidien en un théâtre d'angoisses existentielles, tout en offrant une lueur d'espoir à travers la force des liens qui nous unissent. Ou comment, même au bord de l'abîme, la volonté peut encore tenir tête au destin. «Ne jamais trembler» n'est pas seulement un thriller psychologique, c'est un voyage introspectif perturbant qui résonne longtemps après avoir refermé les dernières pages. (VFO)

«Ne jamais trembler», de Stephen King (trad. Jean Esch), Albin Michel, 528 p.

Lausanne à la Belle Époque

Lausanne, 1911. Jeune fille au pair zurichoise, Elisabeth Brack, 17 ans, s'ennuie ferme dans l'appartement exigu de la rue Caroline, où elle est employée. Même si l'ampleur des tâches quotidiennes qu'on lui impose ne lui laisse guère de loisirs. C'est peut-être ce huis clos qui pousse son esprit à vagabonder et à rêver d'une vie plus libre, à l'image de son idole, l'actrice Sarah Bernhardt. Quand sa patronne est assassinée à coups de hache, elle devient la coupable désignée, et c'est toute une communauté qui est ébranlée.

Chaque chapitre donne le point de vue d'une protagoniste de cette triste histoire: Eugénie Pavillon, journaliste à la «Gazette de Lausanne», Marie Seewer, la victime, Louise, sa fille

«Du haut de leur quarante-cinquième étage, ils pouvaient observer l'humanité grouillante qui s'agitait telle une fourmière dans laquelle un géant aurait donné un coup de pied...»

Extrait de «Ruptures», de Bernard Minier

installée à Monte-Carlo, Suzanne Kunz, la voisine curieuse, Lina, sa bonne elle aussi Allemande, Renée, l'infirmière de Cery, et les extraits du journal intime d'Elisabeth, essentiels pour comprendre le drame. Inspiré d'un fait divers qui défraya la chronique à l'époque, ce récit rappelle la condition féminine précaire au début du siècle même dans un pays prospère comme le nôtre. Il a été écrit à quatre mains par Laurence Gavuin, archiviste à l'Université de Lausanne, et Sandrine Perroud, romancière et journaliste lausannoise. (VFO)

«Les femmes de la Caroline», Laurence Gavuin et Sandrine Perroud, Éditions d'en bas, 270 p.

Quand la passion pour la K-pop dérape

Un homme se réveille dans un chalet isolé, avec un gros trou de mémoire. À son chevet, quatre femmes. L'entrée en matière de ce thriller signé par l'autrice coréenne Lee Hee-joo est aussi efficace qu'intrigante. D'abord parce qu'on se demande bien comment cet homme s'est retrouvé là, ensuite parce que ces femmes n'ont a priori rien en commun. Quoique. Très vite, on apprend que le quatuor partage la même passion et que l'objet de celle-ci se trouve sur le lit: Yoseph.

Star de K-pop, ce dernier est devenu sans le vouloir l'obsession de ces quatre femmes. Jusqu'au jour où leur point commun les réunit pour enlever et séquestrer leur idole, dans l'espoir d'un peu tordu de le sauver malgré lui de la toxicité de sa célébrité. Yoseph, le «Holy Boy», devient un personnage sacré à leurs yeux, le réceptacle de toutes